

**Mon Crist en bokal**  
**Jean-Paul Mourlon**

**Alan Sokal et Jean Bricmont** : *Impostures intellectuelles*, Editions Odile Jacob, 1997.

*Devant la méfiance générale, on fera réaliser les expériences par des orphelins.*  
Lichtenberg, *Aphorismes*

J'ai appris à l'école communale qu'on ne pouvait additionner les torchons et les navets. Beaucoup plus tard - j'avais déjà trois ans de fac - on me révéla, sous le sceau du secret, qu'on y parvenait quand même pour peu qu'on décide d'appeler les uns et les autres des " objets " - mais que ça ne menait pas loin.

La parution des *Impostures intellectuelles* a donné lieu - c'était étudié pour - à des polémiques dont le caractère exténuant tient moins à leur virulence de commande (l'hystérie corporatiste est chez les intellos français un véritable réflexe pavlovien) ou à une immanquable nullité dont on a pris l'habitude, qu'au sentiment de voir rejouer une fois de plus la même saynète sénile et bavassante, dans un vacarme d'indignations théâtrales, et de ricanements laudateurs, au côté " sorti du congélateur " parfaitement répugnant. Ce qui, bien entendu, est également le signe infaillible que les questions soulevées sont d'importance (mais pas où on croit) : le Retour du Refoulé a encore frappé, et il sent des pieds.

Remettre les choses à plat nécessite un détour un peu ingrat. Il convient d'abord de sortir de la logique du " C'est vrai " / " C'est faux " ; si je ne vois aucun inconvénient à reconnaître que certains sont épinglés à juste titre, je pense que les problèmes sont ailleurs. Il faut donc commencer par rappeler que, contrairement à ce que semblent croire adversaires et partisans de l'ouvrage, celui-ci ne se réduit pas à un bêtisier - ou plutôt que Sokal et Bricmont se posent des problèmes plus vastes. Le lecteur, il est vrai, a des excuses : voyant qu'il est majoritairement question, et en détail, d'auteurs français, il est après tout en droit de penser qu'il s'agit là d'une intervention sur la scène théorique hexagonale, alors qu'en réalité on a affaire à une querelle politique importée des Etats-Unis . Je n'irai pas jusqu'à dire que l'agencement même du livre soit fait pour dissiper le malentendu. A une introduction très, très prudente - à tel point qu'on a l'impression qu'elle a été écrite après coup pour faire fonction de paratonnerre - succèdent des chapitres au ton beaucoup plus cassant, avant que le douzième et dernier, retrouvant brusquement un certain sens de la nuance (encore que !), ne vienne un peu tard donner les raisons véritables de l'entreprise - mais il est vrai qu'il aurait été suicidaire de commencer par là, tout le monde ici se foutant éperdument de ce qui peut se passer sur les campus d'outre-Atlantique. Mieux vaut même lire le texte... à l'envers si l'on veut avoir une idée plus précise de ses enjeux ; ses trois grandes parties se raccordent assez mal. Tout ceci ne me paraît pas d'une cohérence excessive et trahit le caractère un peu bricolé, éditorialement parlant, de l'ouvrage, qui n'est jamais que la glose détaillée de ce par quoi tout a commencé, à savoir le texte bidon que Sokal a réussi à faire publier en 1996 dans la revue *Social Text* (canular repris en appendice, accompagné d'un " Commentaire sur la parodie ", sans doute pour qu'on dépasse les 250 pages). L'éditeur français a fait du bon travail, pas de doute là-dessus ; il n'a pu empêcher que par endroits le papier peint se décolle. Les auteurs s'en prennent à un insidieux " relativisme culturel post-moderne " qui, se répandant dans les facs des Etats-Unis, leur paraît encourager une forte tendance à l'irrationalisme, et c'est uniquement parce qu'ils le jugent en grande partie d'inspiration française qu'ils sont amenés à critiquer tel ou tel. C'est ici que les ambiguïtés commencent. " Post-modernisme " n'est par chez nous qu'une étiquette commode, mise en circulation par Lyotard, qu'on a collée sur des réflexions sans unité véritable qui ambitionnaient de tirer (mollement ! mollement !) les conséquences en divers domaines de " la fin des idéologies ". Thème lui-même idéologique de part en part, donc extrêmement sensible à la conjoncture, ce qui explique peut-être que le " mouvement " - au demeurant concurrencé sans espoir, sur le terrain de la surenchère démagogique, par la Nouvelle Philosophie - n'ait jamais dépassé ici le stade du frémissement, en gros à la charnière des années 70 et 80, avant de se disperser en vagues flatulences valiumées dont la devise aurait pu être : " Il ne se passe rien, mais c'est exprès. " Il en va différemment aux USA où le " post-modernisme " constitue, selon Sokal et Bricmont, une véritable idéologie où viennent converger, sur fond de désenchantement politique, des

militantismes très divers (féminisme, mouvement homosexuel, communauté noire, etc.) qu'une idée simple : tout ce qu'on nous présente comme " faits " est en réalité " construction " inspirée par des préoccupations d'ordre socio-politique. On aura reconnu là le fameux " politiquement correct ", toujours tenté, nous disent nos auteurs, de passer d'une critique très vive (qu'ils jugent parfois justifiée) à un scepticisme agressif généralisé qui ferait bon marché des exigences de la raison. L'intention qui anime *Impostures Intellectuelles* est d'abord politique, bien qu'elle prenne des allures théoriques : il s'agit de lutter contre une dérive aux effets désastreux, en montrant que les références intellectuelles du mouvement sont sans fondements scientifiques. Il convient de ce point de vue de donner acte à Sokal (qui, par solidarité, est allé enseigner les mathématiques au Nicaragua du temps des sandinistes, ce qu'il rappelle volontiers à ses contradicteurs) et à Bricmont qu'ils entendent bien procéder à une critique " de gauche ", et récuser explicitement toute récupération " de droite " de leurs analyses.

Noble programme, estimables ambitions, mais tout cela ne va pas sans difficultés ni confusions. La première tient au choix du corpus - ou plutôt à son idée même. La succession de chapitres dont chacun est consacré à un auteur particulier produit un effet cumulatif tout à fait trompeur, car enfin les bourdes de Kristeva (par exemple) ne compromettent pas Debray (par exemple), et inversement. Condamner indistinctement les uns et les autres (sans jamais se demander ce qui fait la spécificité de chacun) c'est, qu'on le veuille ou non, travailler au rouleau compresseur et retomber inéluctablement dans une énième dénonciation des intellectuels, genre hypercodé et parfaitement épuisé (notez que les pourfendeurs d'intellos ne se demandent jamais pourquoi eux-mêmes doivent indéfiniment se remettre à la tâche). Plus généralement, et sans vouloir agiter les Grands Préalables Epistémologiques : qu'est-ce qui fait l'unité, et le caractère pertinent, des choix effectués ? Pourquoi ceux-là et pas d'autres (on aurait eu de quoi rire avec Attali) ? Il est difficile de s'en faire une idée à la lecture de l'introduction, qui se borne à signaler que tous les auteurs mis en cause étaient cités dans le canular sokalien - bref, en tourne en rond. Tout au plus une brève note (page 13) donne-t-elle quelques précisions : Cinq des dix philosophes français " les plus importants " identifiés par Lamont (1987, note 4) sont Baudrillard, Deleuze, Derrida, Lyotard et Serres. Trois des six philosophes français choisis par Mortley (1991) sont Derrida, Irigaray et Serres. Cinq des huit philosophes français interviewés par Rötzer (1994) sont Baudrillard, Derrida, Lyotard, Serres et Virilio. Ces mêmes auteurs figurent parmi les 39 penseurs occidentaux interviewés par *Le Monde* (1984a, b), et l'on retrouve Baudrillard, Deleuze, Derrida, Irigaray, Kristeva, Lacan, Lyotard et Serres parmi les 50 penseurs occidentaux contemporains choisis par Lechte (1994). Si je comprends bien (mais je n'en suis pas sûr), Sokal et Bricmont se sont inspirés de ces listes, d'origine très hétéroclite (et pourquoi celles-là plutôt que d'autres ?) - qu'ils en fassent état montre en tout cas qu'ils leur accordent valeur de caution - pour établir la leur. J'espère que non : ce serait vraiment témoigner d'une désinvolture sidérante, dans la mesure où ils font leur marché comme ça les arrange (qui sont ceux qu'on passe sous silence ?) ; la notoriété n'est qu'un critère en trompe-l'œil. L'appellation " philosophe " est utilisée ici dans un sens large, notent candidement nos auteurs - qui n'ont apparemment jamais entendu parler de Foucault (puisque'il est question de célébrité), ne consacrent à Lyotard et Serres (pourtant cités à quatre et cinq reprises dans leurs références) que des allusions cinglantes mais rapides, et évoquent à peine Derrida (on verra pourquoi plus loin) ! Je pensais, certes un peu naïvement, que l'une des règles fondamentales de la méthode scientifique consistait à définir un échantillon représentatif, c'est-à-dire à ne pas se contenter de regrouper certains éléments significatifs, mais aussi à penser leur différence avec le reste ; j'ai dû lire les mauvais livres. Il y a aussi, sans que leur présence et surtout leur relation avec les " philosophes " fassent l'objet de longues explications, les " épistémologues " (ces derniers complètement oubliés dans les polémiques, bien entendu). On a d'un côté Lacan, Kristeva, Irigaray, Latour, Baudrillard, Deleuze et Guattari, Virilio, Debray (pourquoi cette succession, qui n'est ni vraiment chronologique ni thématique ?), de l'autre des historiens, philosophes et sociologues des sciences (presque tout le gratin : Popper, Kuhn, Feyerabend... mais où est Lakatos ?). Les premiers ont droit à un chapitre chacun, les seconds à un seul (*Intermezzo* : le relativisme cognitif en philosophie des sciences), troisième de l'ouvrage - parfois intéressant, d'ailleurs (notamment pour sa critique de Popper) mais, comme le reste, passablement sommaire. On notera l'extrême hétérogénéité du premier ensemble (note méthodologique : ce terme est employé au sens strictement usuel, et n'entend nullement faire référence, expresse ou implicite, à la théorie mathématique du même métal. En cas de contestation, seuls les tribunaux de Paris seront compétents) : des représentants fort divers de ce qu'on appellera par fainéantise " la pensée 68 " (Lacan, Kristeva, Irigaray, Deleuze et Guattari) y côtoient des "

post-modernes " ou présumés tels (Baudrillard, Virilio) mais aussi des gens qui se situent ailleurs (Debray et Latour, lequel serait plus à sa place chez les épistémologues). La même remarque vaut pour le second - il est quand même cavalier de rapprocher, théoriquement parlant, Kuhn de Feyerabend, sous prétexte que tous deux encourageraient le relativisme ! On peut être à peu près sûr, en tout cas, que les deux groupes n'ont eu aucun rapport entre eux. Comment se justifie, par conséquent, leur rapprochement ? L'influence sur le post-modernisme américain ? Elle me paraît parfois douteuse - avant comme après sa mort, Lacan n'a jamais réussi sa " percée " aux Etats-Unis, où je serais surpris que Virilio soit vraiment considéré comme un penseur de premier plan ; et il doit être un peu malade de se réclamer simultanément de Popper et des Parisiens ! L'une des plus grosses faiblesses d'Impostures intellectuelles, c'est de ne jamais parvenir, ce qui est pourtant son but affiché, à établir un lien de causalité convaincant entre des auteurs, leurs théories, une conjoncture, un Zeitgeist et le monde tel qu'il va. Le paragraphe " Conséquences pratiques " du chapitre III est emblématique de ce point de vue : on nous cite longuement, à titre d'illustrations d'une critique épistémologique à grandes enjambées, diverses anecdotes aberrantes censées démontrer les méfaits du " relativisme ". Certes, certes, et alors ? En quoi sont-elles significatives ? Et faut-il pour autant croire que Feyerabend est derrière tout ça, ou demander à Popper s'il a un alibi ? Au demeurant, à supposer qu'ils y aient une part, si lointaine soit-elle, de responsabilité, il est quand même précipité d'identifier psittacisme et discipulat, de confondre " ce que dit " Untel et ce que son public lui fait dire, ou croit entendre - c'est-à-dire un texte (lui-même effet contradictoire d'une histoire), ses lectures, leurs conditions de possibilité et leurs conséquences, et/ou de penser que c'est toujours la plus extrémiste qui gagne. Ce problème est constamment éludé, nos deux auteurs paraissant tentés de croire qu'une absurdité scientifique, une fois proférée, se diffuse en quelque sorte mécaniquement (cf. le chapitre 11 sur Bergson et la relativité, particulièrement indigent au niveau des " explications " historiques). La virulence du ton n'a d'égale que la faiblesse de l'analyse d'ensemble - j'ai tendance à penser qu'il y a un rapport. Le total manque d'humour de l'ouvrage a en tout cas quelque chose d'inquiétant.

Sokal et Bricmont ont voulu partir de faits précis, de démonstrations détaillées, bref procéder à une critique argumentée ; ils ne semblent pas se rendre compte que la leur s'accompagne de postulats certes parfois entrevus, mais jamais véritablement situés. Faire du caractère sérieux ou non des références scientifiques le critère fondamental, c'est soulever plus de problèmes qu'on n'en peut ou veut résoudre ; c'est aussi, parfois, se faciliter la tâche - il suffit de s'en prendre à un besogneux (non, vous ne saurez pas à qui je pense)... Pourquoi tant d'auteurs, extrêmement différents (et d'une importance très variable !), se mettent-ils de concert, et sur une si longue période, à phagocyter la science (mais pas l'art, la philo, la politique ou l'épigraphie akkadienne) et à proférer des âneries ? Quel est le statut de celles-ci dans leurs travaux ? Y est-il fondamental (Deleuze n'est visé, en gros, que pour ses ouvrages écrits en collaboration avec Guattari, et demeure l'auteur d'une œuvre strictement philosophique d'une ampleur considérable) ? Ne s'agirait-il pas, comme c'est frappant chez Kristeva et plus encore chez Baudrillard, d'un simple bolduc théorique pour faire joli, un placage qui ne tient pas - mais peut-être parce que le raisonnement est déjà faiblard ? L'énormité des bourdes, où nos deux critiques voient la preuve évidente de l'imposture, n'est-elle pas surprenante chez des escrocs de haute volée, qu'on aurait cru plus consciencieux ou plus prudents ? Inversement, faire référence, d'une manière aussi abusive qu'on voudra, à une quelconque théorie scientifique en vue de soutenir une analyse, empêche-t-il que celle-ci puisse (puisse) par ailleurs garder sa pertinence, comme (disons) chez Debray qui invoque le théorème de Gödel pour nier que le marxisme ait un caractère scientifique ? Fustiger Lacan en dénonçant le caractère approximatif de ses considérations mathématiques, n'est-ce pas, paradoxalement, reprendre son argumentation en l'inversant ? De surcroît, tous les penseurs visés travaillent dans des domaines mal défrichés, qui ne disposent pas encore, c'est le moins qu'on puisse dire, de concepts d'une scientificité avérée ; n'est-il pas inévitable qu'ils se réfèrent, à tort ou à raison, à la science parce qu'ils la jugent capable de leur fournir des modèles, et leurs errements mêmes ne représentent-ils pas un risque impossible à réduire ? Plus généralement : les chercheurs en sciences humaines sont-ils en droit d'invoquer la pensée scientifique, et à quelles conditions ? Leur est-il arrivé de dire des choses justes à ce sujet ? Ou bien sont-ils condamnés, par une sorte d'infirmité congénitale, à dégoïser des insanités ?

Nos auteurs n'ignorent pas toujours ces objections, mais se contentent de les renvoyer à plus

tard, ou à d'autres. Ils veulent " s'en tenir aux faits ", et ne sortent de la dénonciation vétilleuse que pour se lancer dans des considérations " globales " à la serpette, sans que le passage de l'une aux autres paraisse très clair. Signalons surtout, bien qu'ils s'en défendent mollement dans l'introduction, que la violence du ton - et le titre même de l'ouvrage ! - montrent assez qu'ils identifient constamment " bourde scientifique " et " mauvaise foi intellectuelle ". C'est lancer une accusation grave, qui mériterait d'être sinon démontrée, du moins étayée, ce qui n'est jamais le cas (pourquoi Lacan n'aurait-il pas péché simplement par présomption ?). C'est de plus - et le problème est autrement important - se faire une idée extrêmement pauvre de la vie intellectuelle et de ses mécanismes. Le " triomphe des pédants mondains " est une vieille lune polémique, pas toujours progressiste, et l'invocation de l'inévitable Trissotin (caricature très réussie et fort drôle, mais caricature) une facilité lassante. Un succès de ce genre, dont on peut évidemment toujours donner des exemples historiques, ne se conçoit qu'en fonction d'une situation d'ensemble qui dépasse les capacités individuelles ou collectives des mondains en question, car après tout il ne suffit pas de monter une escroquerie pour qu'elle réussisse ; il y faut des conditions favorables. La Nouvelle Philosophie, ce remarquable coup de marketing idéologique, n'a dû sa victoire (momentanée et dès l'origine conçue comme telle : la N. P. poussait à ses extrêmes conséquences l'idée de théorie jetable) qu'à une prise en compte minutieuse d'un contexte politico-théorico-médiatique global, qui rendait possible, et même souhaitable, son existence ; elle ne se réduisait donc pas à un bluff, ou plutôt celui-ci était la parfaite expression d'une conjoncture. La vogue sociale d'une théorie intellectuelle ne s'explique jamais par des raisons strictement ou même majoritairement intellectuelles, ni d'ailleurs par la paresse, l'effet de mode, l'attrait du clinquant ou " l'éternelle jobardise humaine " (qu'il ne sert d'ailleurs à rien de fustiger puisqu'elle est " éternelle "). Que les universitaires américains, qui ne sont quand même pas des illettrés, aient éprouvé le besoin de recourir à de massives importations conceptuelles en provenance de notre beau pays est un symptôme qu'il conviendrait d'analyser infiniment plus en détail que ne le fait *Impostures intellectuelles* ; il est quand même évident que ce faisant ils les chargent de significations nouvelles, qu'ils les travaillent et les déplacent, les appliquent, à bon escient ou non, dans et à des contextes inédits. Mais il est vrai que pour ce livrer à ce travail d'élucidation, il faudrait notamment inverser le sens de l'analyse de Sokal et Bricmont, qui n'ont d'ailleurs pas l'air de s'apercevoir du caractère fréquemment circulaire de leur argumentation (un coup sur les penseurs à succès pour dénoncer le relativisme, un coup sur le relativisme pour dénoncer les penseurs à succès). Juger tel ou tel à l'aune de la scientificité a d'autres conséquences inattendues. Par définition, nos auteurs n'auront ainsi rien à dire sur ceux - plus malins ou animés d'autres préoccupations - qui n'ont pas abordé le sujet. C'est le cas des Nouveaux Philosophes (et pourtant, dans le genre vite fait-vite lu...) - mais aussi de gens comme Foucault et Derrida : deux gros poissons, quand même ! Savoureuse ironie, ces derniers pourraient parfaitement être dénoncés comme les pères tutélaires du " relativisme culturel " américain, car on voit d'emblée quel profit direct celui-ci peut tirer des analyses historico-conceptuelles du premier, de la déconstruction du second. C'est tout particulièrement vrai pour Derrida, dont l'influence là-bas est énorme, au point d'inspirer de très nombreux travaux dont certains tombent tout à fait sous le coup des critiques de Sokal et Bricmont ; le Grand Jacques a d'ailleurs pris soin de se démarquer de ces dérives dans *Passions*. Mais voilà, il ne s'est jamais exprimé sur des questions scientifiques (en fait, J.D. est tellement sournois qu'il s'abstient rigoureusement d'écrire des conneries sur la science. Quelle duplicité, quand même !). Sokal et Bricmont, pris à leur propre piège (" voici des preuves "), ne peuvent surmonter la difficulté ; en dépit d'efforts qu'on devine considérables, ils n'ont péniblement déniché que trois phrases de lui, dont ils conviennent à contrecœur qu'elles ne sont pas significatives - sans pour autant s'abstenir de les citer, bien entendu, il n'y a pas de petits profits. Les voici : La constante einsteinienne n'est pas un constante, n'est pas un centre. C'est le concept même de variabilité - c'est, en fin de compte, le concept de jeu. En d'autres termes, ce n'est pas le concept de quelque chose - d'un centre à partir duquel un observateur pourrait maîtriser le champ - mais le concept même du jeu. On n'en saura pas plus - ce passage est extrait de la discussion suivant une conférence prononcée par Derrida lors d'un colloque tenu (en 1966, je crois) à l'université John Hopkins de Baltimore. Le texte de cette intervention, " Structure, signe et jeu dans le discours des sciences humaines " a été repris dans *L'Écriture et la différence* - mais pas la discussion, qui n'est accessible que dans l'édition américaine des actes du colloque, parue en... 1970. Autant dire qu'il est impossible de se faire une

idée.

La formule n'est certes pas des plus limpides - mais comment juger ? On n'a même pas le droit de dire, comme le font nos auteurs, qu'elle n'a " aucun sens " (en parlant d'ailleurs, lapsus intéressant, de " commentaire " et de " texte ", non de " citation " ) ou plutôt, si elle n'en a

aucun, c'est d'abord parce qu'on ignore tout du contexte (qu'on se garde de nous le donner m'amène à penser qu'il éclairerait bien des choses, et pas dans le sens souhaité. Mais j'ai un mauvais fond). Au demeurant, prouverait-on qu'elle est parfaitement idiote qu'il faudrait la situer par rapport à l'ensemble de la très abondante production de Derrida (qui était peut-être très fatigué ce jour-là ?) Sokal et Bricmont l'admettent en début d'ouvrage (" elle semble être isolée dans son œuvre " : comprenez qu'ils ont cherché et n'ont rien trouvé) - ou du moins dans l'ouvrage tel qu'il est aujourd'hui, car si l'on en croit une pénible querelle de chiffonniers avec Vincent Fleury (physicien au CNRS et directeur de collection chez Hachette) dont Libération s'est fait l'écho , une première version la reprenait pour en tirer des conclusions qu'on imagine sans peine.

Je ne voudrais pas donner l'impression de faire une montagne d'une taupinière (ce dont pourtant nos auteurs sont fréquemment tentés), mais l'anecdote a son importance, car enfin si Derrida est l'un des Grands Inspirateurs (fût-ce à son corps défendant) du post-modernisme américain, sans pour autant centrer sa réflexion sur des questions scientifiques... c'est toute la thèse de Sokal et Bricmont qui s'écroule. Cela me paraît surtout très révélateur des ambiguïtés de la méthode employée - en dessous de quel énoncé discursif minimal peut-on espérer échapper aux foudres de nos redresseurs de torts ? Celle-ci a par ailleurs des retombées qu'ils ne semblent pas envisager. Si en effet les philosophes ne peuvent plus parler de science sans présenter un certificat de conformité dûment tamponné, on ne voit pas pourquoi les scientifiques, sauf à bénéficier d'une sorte de droit d'aînesse qui nous mènerait un peu loin, auraient le droit de s'exprimer sur des sujets extérieurs à leur domaine de compétence (suivez mon regard), ou même sur les implications sociales de leur spécialité (puisqu'on quitte la " science pure "). Exemple anodin : nous avons dû pendant des années nous coltiner les nunucheries lénifiantes que M. Leprince-Ringuet - certes grand physicien, mais victime d'une confusion persistante entre envolées moralistes et soupe en sachet - nous infligeait en excipant de son prestige scientifique. Exemple inquiétant : James Watson, découvreur avec Crick de la structure de l'ADN, Prix Nobel et tout et tout, déclarait en février 1997 qu'il ne voyait pas pourquoi on empêcherait une femme d'avorter, dès lors que les examens prénataux montreraient que le fœtus présente " le " gène de l'homosexualité, ou qu'il est dépourvu du gène lié à une capacité musicale ! J'entends bien qu'on peut toujours se tirer d'affaire en arguant que de tels propos " n'engagent que leur auteur ", en distinguant la science et ce qu'en pensent ceux qui la font, le savoir et celui qui y contribue - mais pourquoi l'argument vaudrait-il pour les scientifiques et pas pour les philosophes (pour lesquels il semble même avoir valeur de condamnation) ?

La référence à " la science " et à " l'esprit scientifique " chez Sokal et Bricmont me paraît d'ailleurs poser d'autres problèmes, ne serait-ce que parce qu'en réalité il est presque exclusivement question de mathématiques et de physique - ce qui évidemment n'est pas rien, mais ne constitue pas la totalité du savoir et des méthodes scientifiques, ni même un modèle contraignant pour eux (et pour quelles raisons les penseurs vilipendés dans l'ouvrage parasiteraient-ils avant tout ces deux domaines ? Et la biologie ?). Physiciens de profession, les auteurs me semblent aussi sous-estimer constamment la difficulté technique de leur discipline - après tout, la mécanique quantique n'est enseignée qu'à partir de la faculté, et les ouvrages de haute vulgarisation sont rares. Quant au théorème de Gödel, il ne fait même pas partie de l'enseignement universitaire français standard ! (On m'explique que, pour des raisons historiques un peu contingentes, la logique mathématique n'y occupe en effet qu'une place réduite).

On me permettra de citer un exemple personnel : il y a quelques années, j'ai traduit une biographie du physicien Richard Feynman (James Gleick : Le génial professeur Feynman , Odile Jacob, 1994), ouvrage remarquable où l'auteur, très habilement, mêlait le récit de la vie de son héros et l'état des questions en physique à tel ou tel moment. Afin d'assurer mon avenir professionnel, il m'avait donc paru plus prudent d'entamer de vastes lectures sur le sujet : principe d'exclusion, problème des infinis, renormalisation, intégrales de chemins, espaces de Fock (simples empilements à l'infini d'espaces de Hilbert, rien de grave), symétries d'isospin, conservation du nombre baryonique, liberté asymptotique, boson de Higgs, compactification, histoires de Griffiths, tout y passa. C'était passionnant (je vous recommande vivement La Matière-espace-temps de Cohen-Tannoudji et Spiro , bien que ce livre date de 1986 et soit par

moments très difficile). Je peux donc me flatter d'avoir une petite connaissance du sujet, à une considérable réserve près : faute des compétences nécessaires (je compte sur mes doigts), le monstrueux formalisme mathématique de la théorie me resta à peu près inaccessible ; or il n'en est pas un simple outil, mais la substance même. J'en vins ainsi à de franches aberrations : mettant craintivement le nez dans le monumental Cours de physique de Feynman, je m'aperçus que je pouvais y apprendre des tas de choses... à condition de sauter les démonstrations. Je ne doute nullement que Sokal et Bricmont soient, en mathématiques, des guides infiniment plus sûrs que Kristeva (ou que Guattari en physique). Le problème est que, faute d'avoir le niveau, il faudra bon gré mal gré les croire sur parole, puisque vous devrez vous contenter d'un résumé rapide : ils pourraient certes vous donner à tout moment les explications techniques nécessaires, mais quel profit en tireriez-vous ? On ne fait donc, en définitive, que changer de maîtres à penser. Reconnaissons que les nouveaux, au moins, ne nous doront pas la pilule, tant ils se montrent remarquablement avarés de promesses. Nos auteurs se font de leur discipline une idée extrêmement épurée, qui certes se justifie en partie par son caractère très abstrait, mais laisse un peu rêveur : à mi-chemin entre la tour d'ivoire et la citadelle assiégée. L'histoire des sciences n'a qu'un intérêt purement rétrospectif, les sociologues (dont Sokal et Bricmont s'obstinent à croire qu'ils appliquent tous le " programme fort " défini en 1973 par Barnes et Bloor) font fausse route et, comme d'ailleurs les épistémologues, cherchent à saper les fondements objectifs d'un savoir que la science défend, du moins quand on la laisse travailler. Autant d'idées qui soulèvent des objections, mais surtout qui donnent des " sciences dures " l'image d'un territoire clos, refermé sur lui-même, que les non-initiés finiront par ne plus avoir envie de visiter - après tout, il y aura toujours des savants pour s'en occuper, pourquoi s'en mêler ? Ce refus de toute remise en question est inquiétant. Le contenu scientifique de la physique fondamentale est certes à peu près dépourvu, aujourd'hui, d'enjeux politiques et sociaux directs, ce qui explique sans doute partiellement ce repli crispé. Il n'en va pas de même dans d'autres secteurs à la scientificité tout aussi assurée. Pour reprendre un exemple évoqué plus haut, non seulement la génétique se prête à des récupérations idéologiques parfaitement situées, mais il lui arrive d'y contribuer activement : on a ainsi découvert " le " gène de l'alcoolisme ou de la violence conjugale, des chercheurs ont établi qu'une manip provoque chez les mouches drosophiles mâles un intérêt exclusif pour leur propre sexe, ce qui bien entendu va puissamment éclairer le problème de l'homosexualité . Il paraît même qu'il s'est trouvé des crétiens pour " démontrer " que si les gens devenaient SDF, ça venait des gènes. L'histoire de la médecine et de la biologie au siècle dernier, ou au nôtre, est pleine d'exemples du même genre, souvent terrifiants, dont on ne se débarrasse pas en disant qu'on a fait des progrès depuis - et qui ont de quoi nourrir la méfiance des " relativistes " ! Entendons-nous bien, ce n'est pas le corporatisme qui a poussé Sokal et Bricmont, au sens où il est à l'arrivée et non au départ : défendre à tout prix " l'esprit scientifique " les mène à en faire une sorte d'étalon-or abstrait, une pure transparence idéale - croyant lutter contre le raisonnement " relativiste ", ils se contentent en fait de l'inverser. Je suis convaincu qu'ils pensent sincèrement intervenir, en scientifiques, dans un débat qui n'est pas entièrement de leur ressort ou plutôt qui déborde leur cadre d'activité, mais sans outrepasser leur domaine de compétence. Leurs démonstrations techniques sont très pertinentes, le problème est qu'ils paraissent penser que, se suffisant à elles-mêmes, elles ont valeur de preuves irréfutables, ce qui n'est pas le cas ; ou plus exactement ils en tirent des conséquences démesurées. Ils prennent pour cible des gens auxquels ils attribuent une influence (mais sur qui ?) phénoménale. Ils considèrent les bourdes scientifiques qu'ils dénoncent comme autant d'erreurs dans des calculs d'équations, qui mènent inmanquablement à des résultats faux. Ils prélèvent tel ou tel lambeau de texte pour l'exhiber triomphalement, sans se préoccuper un instant de l'ensemble dont il est tiré. Ils vitupèrent des auteurs dont on ne sait pourquoi ils les ont choisis : Lacan ne peut pas être un " post-moderne ", que ce soit au sens français ou américain (eussiez-vous osé l'accuser d'encourager le " relativisme " et l'" irrationalisme " que le Maître, mordillant farouchement son Culebra, vous eût jeté dehors à grand fracas). Et qui se réclame effectivement de lui aux Etats-Unis ? Inversement, le duo diabolique a parfois des indulgences surprenantes : le chapitre sur Debray tourne court (et c'est Michel Serres qui prend), sans doute parce que le beau Régis a fait amende honorable après avoir cédé, une fois de plus, à sa manie de l'approximation bien frappée.

Tout cela pourrait très bien se soutenir ; il y faudrait toutefois un travail d'élaboration un peu plus sophistiqué. Il y a beaucoup de bonnes idées dans Impostures intellectuelles, mais elles ne font que passer dans la plus grande confusion. J'ai lu l'ouvrage plume à la main, pour y relever des citations ; je me suis vite rendu compte qu'on y dénichait toujours, cinq, dix ou cinquante pages plus loin, d'autres passages qui les rectifiaient, les annulaient ou les contredisaient. La

pénible vérité est hélas que nos auteurs ont la pensée courte ; les rares interventions constructives dans la polémique l'ont suffisamment souligné. Aussi ont-ils été constamment contraints de revoir leurs ambitions à la baisse (le livre, si l'on en croit le " chapeau " d'un entretien avec Bricmont paru dans le numéro de mai 1997 de La Recherche, s'appelait primitivement Les Impostures scientifiques des philosophes post-modernes ; on voit sans peine pourquoi il a changé de titre ). Ils ne démontrent à aucun moment leur thèse fondamentale - les références frauduleuses à la science jouent un rôle essentiel dans la stratégie des auteurs visés -, ni même le caractère représentatif de ceux-ci, ou leur responsabilité effective dans la pandémie " relativiste ", décrite en termes si généraux (le célèbre " sida mental " n'est pas loin) qu'ils en perdent toute valeur explicative. Autant de conséquences inévitables, dès lors qu'ils juxtaposent sans s'interroger vraiment un idéalisme un peu anémique (les idées engendrent les idées, et se perpétuent d'elles-mêmes, sans doute par paresse intellectuelle) et un sociologisme même pas sommaire : inconsistant. Aussi sont-ils condamnés à passer perpétuellement de l'un à l'autre, sans pouvoir les articuler. Disons que dans le genre " application rigoureuse de la méthode scientifique ", on repassera. Pierre Bourdieu fait partie de ceux que Sokal et Bricmont remercient en début d'ouvrage ; nul doute qu'il aurait pu leur donner quelques indications méthodologiques. On leur conseillera donc à titre préliminaire, pour la prochaine fois, la lecture de La Double rupture, texte de 1990 repris dans Raisons pratiques : ils y trouveront même une critique du " programme fort " et de Bruno Latour !